néanmoins, qu'il puisse être placé sur la même ligne que ces deux chefs-d'œuvre, malgré le bonheur avec lequel Walter Scott a tracé le caractère du vieux roi Robert III, digne du Prusias de Corneille, et celui du jeune Rothsay, qui rappelle le Henri V de Shakspeare. Tout s'y ressent de la nature sauvage du pays. Les professions pacifiques des villes participent elles-mêmes à cette rudesse, et l'esprit de la chevalerie anime jusqu'aux simples bourgeois. La peinture du belliqueux armurier de Perth, qui manie les armes aussi bien qu'il les forge, est on ne peut plus originale, surtout à côté de la figure piquante de certain bonnetier fanfaron, de réjouissante mémoire. Autour d'eux se groupe cette population si vive à la défense de ses droits et de ses franchises, si prompte à la révolte et au combat. Puis viennent les montagnards avec leur orgueil, leur fidélité, leurs animosités de tribu et de clan; l'Eglise riche, puissante, ambitieuse, mais déjà tourmentée d'un commencement de révolte; les grands vassaux, espèces de souverains dont les prétentions rivales ébranlent sans cesse l'État et la royauté. L'ouvrage abonde en scènes vives et variées; on y passe de la plaine à la montagne, de la ville à la cour, d'une orgie nocturne à un conseil de cabinet; d'une émeute populaire à une réunion de magistrats. Le combat de soixante montagnards en champ clos se termine dignement par un récit d'une admirable énergie et de l'intérêt le plus habilement prolongé. Ce qui, selon nous, peut classer la *Jolie fille de Perth* au nombre des meilleurs ouvrages de Walter Scott, c'est le mérite historique de ce roman, où nous trouvons la vivante peinture d'une époque jusque-là peu connue; c'est, pour ainsi dire, une brillante prosopopée de l'Ecosse du moyen âge avec le cortège nombreux de ses princes, de ses nobles, de son clergé, de ses bourgeois, de ses hommes d'armes, des clans sauvages de ses montagnes, de toutes les classes, en un mot, de sa population. Ce mérite, nous l'avons déjà applaudi dans plus d'un ouvrage du même auteur; mais dans peu, ce nous semble, le tableau est aussi complet, aussi varié que dans la *Jolie fille de Perth*.

Jolie fille de Perth (LA), opéra en quatre actes et cinq tableaux, paroles de MM. de Saint-Georges et Jules Adenis, musique de M. Georges Bizet; représenté au Théâtre-Lyrique le 26 décembre 1867. Le sujet a été emprunté au roman de Walter Scott. La partition est d'une richesse extrême; les effets en sont variés et l'instrumentation colorée. On a remarqué surtout le second acte, le finale du troisième et la fête de la Saint-Valentin. Cet ouvrage a été chanté par Lutz, Barré, Massy, Wartel, Mlles Devriès et Ducasse.

JOLI (Antonio), peintre italien, né à Modène vers 1790, mort en 1777. Il se rendit à Rome, où il perfectionna son talent à l'école de G.-P. Pannini, et devint un peintre de décoration et d'architecture extrêmement remarquable. Cet artiste exécuta des peintures décoratives dans un grand nombre de théâtres d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, d'Angleterre, et reçut le titre de peintre du roi sous Charles III et Ferdinand de Naples.

JOLIBOIS s. m. (jo-li-boi — de *joli*, et de *bois*). Bot. Un des noms vulgaires du daphné mézéréon, appelé aussi bois-gentil.

JOLIET, ETTE adj. (jo-li-è, è-te — dimin. de *joli*). Joli et mignon. Ne s'emploie guère qu'au féminin : *Une petite pièce de théâtre assez* JOLIETTE.

— s. f. Techn. Planche à polir, couverte de potée d'étain.

JOLIET (Charles), littérateur français, né à Saint-Hippolyte-sur-le-Doubs (Doubs) en 1832. Peu après avoir terminé ses études à Versailles, il obtint un emploi au ministère des finances, suivit l'armée en Italie en 1859, comme attaché à la trésorerie, et quitta l'administration en 1864, pour se livrer entièrement à ses goûts littéraires. Depuis longtemps déjà il collaborait à divers journaux sous des pseudonymes et sous l'anagramme de **J. Telio.** M. Joliet ne s'est pas borné à publier un nombre considérable d'articles écrits d'une plume alerte, facile et spirituelle, dans le *Boulevard*, l'*Evénement*, l'*Artiste*, l'*Illustration*, le *Figaro*, le *Grand journal*, le *Nain jaune*, le *Musée des familles*, le *Monde illustré*, le *Journal amusant*, la *Vie parisienne*, la *Revue européenne*, la *Revue française*, le *Charivari*, dont il devint en 1866 un des chroniqueurs quotidiens, etc.; on lui doit aussi divers écrits qui ont eu du succès. Nous citerons de lui : l'*Esprit de Diderot* (1859); la *Bougie rose* (1865), comédie qui n'a pas été représentée; le *Médecin des dames* (1865); le *Roman de deux jeunes mariées* (1866), un de ses plus intéressants récits; les *Athéniennes*, poésies (1866); *Romans microscopiques* (1866); l'*Envers d'une campagne* (1866); les *Pseudonymes du jour* (1867); *Huit jours en Danemark* (1867); *Mademoiselle Chérubin* (1870); les *Romans patriotiques* : la *Frontière*; l'*Occupation*, qui ont fait appeler l'auteur un Chatrian franc-comtois, etc.

JOLIFFIE s. f. (jo-li-fi). Bot. Syn. de TELFAIRIE.

JOLIMENT adv. (jo-li-man — rad. *joli*). D'une façon gentille : *Chanter, danser, causer* JOLIMENT. *Un livre* JOLIMENT *écrit. Il faisait* JOLIMENT *les vers, quoique fermier général.* (Grimm.)

— Par ext. Beaucoup, extrêmement : *Il est* JOLIMENT *content. Vous allez être* JOLIMENT *surpris. Il est plein de lui-même, il a du caquet, il se dit persécuté, il ment* JOLIMENT *à son honneur et gloire.* (Mariv.)

J'ai vu mon enterrement;
Le prêtre était mon amant.
Ah! j'en ai ri *joliment.*
MARION DELORME.

JOLIMONT (le), colline de Suisse, située entre les deux lacs de Neuchâtel et de Bienne. Elle se compose d'un fort massif de grès couvert d'une riche végétation forestière. Cette colline, qui doit son nom à sa forme et à sa situation gracieuses, est reliée par une sorte de digue, qu'on aperçoit sous l'eau du lac, avec l'île Saint-Pierre; cette digue est indiquée par une ligne de roseaux dont quelques tiges envoient leurs fleurs s'épanouir à la surface du lac. J.-J. Rousseau parle souvent de cette charmante colline, qui formait son horizon favori. Le Jolimont est aujourd'hui célèbre surtout par le nombre assez grand encore de blaireaux qui y ont leur terrier et qu'on y va chasser.

JOLIMONT (François-Gabriel BUSSET DE), peintre et écrivain français, né à Martainville, près de Rouen, en 1787, mort à Dijon en 1854. Il était doué d'une imagination ingénieuse et féconde, et possédait des connaissances étendues et variées. De Jolimont acquit un remarquable talent dans la peinture à la gouache et à l'aquarelle, et devint très-habile dans la reproduction et la restauration des anciens manuscrits à miniatures. Il composa divers ouvrages de ce genre à Paris, à Rouen et à Dijon, où il s'était fixé, et coopéra comme artiste aux travaux suivants : *Petit album d'antiquités*, avec texte (Paris, 1819, in-4°); les *Mausolées français* ou *Recueil des tombeaux élevés dans les nouveaux cimetières de Paris* (Paris, 1821, in-4°); les *Monuments les plus remarquables de la ville de Rouen* (1822, in-fol.); *Description des monuments les plus remarquables du département du Calvados* (1825, in-fol.); *Vue pittoresque de la cathédrale de Reims*, texte (Paris, 1826, in-fol.); les *Cathédrales de France*, texte seulement; *Description des monuments de la ville de Dijon* (Paris, 1830, in-4°); *Description et vue des monuments de la ville de Lyon* (1832, in-4°); les *Principaux édifices de la ville de Rouen, en 1825, d'après un manuscrit appelé le livre des fontaines, conservé aux archives de la ville* (Rouen, 1845, in-4°), ouvrage tiré à 150 exemplaires numérotés et qui valut à l'auteur une grande médaille d'or; *Recueil de 25 dessins originaux représentant des abbayes et d'anciens châteaux du département de la Seine-Inférieure*, d'après la collection de Gaignières; *Polyanthea archéologique* (Moulins, 1842-1843, 3 liv.), etc.

JOLIVARD (André), peintre français, né au Mans en 1787, mort à Paris en 1851. Après s'être fait recevoir avocat (1816), il se livra à l'étude de la peinture, sous la direction de Bertin, et exécuta des paysages qui attestent un véritable tempérament artistique. De 1819 jusqu'en 1850, Jolivard compta de nombreux et brillants succès. En 1839, par exemple, il exposa sa *Forêt traversée par une rivière*, peinture excellente, très-étudiée, d'un grand effet, d'une couleur harmonieuse et puissante, et qui donne une haute idée de son talent. Une variante de ce sujet, *Forêt traversée par un torrent*, parut au Salon de 1844, et obtint le même succès. La *Soirée d'automne* (1847) vint ajouter encore à sa réputation. Il s'était montré, dans les œuvres précédentes, observateur consciencieux et sévère de la nature; il se révélait poëte, dans ce dernier tableau, plein de sentiment et de grandeur dans l'idée. Certes, sa peinture n'a pas l'ampleur magistrale de Daubigny, le charme poétique de Corot, mais elle n'en est pas moins de la bonne et saine peinture. Citons encore de lui : *Vue d'un torrent* (1819); *Vue prise de Saint-Léonard-des-Bois* (1834); *Vue prise sur les bords de la Veyre* (1839); *Souvenirs des bords de la Sarthe* (1845); *Vue prise en Bretagne* (1846); *Ubalde et Dunois arrêtés par les nymphes* (1850).

JOLIVEAU DE SÉGRAIS (Marie-Madeleine-Nicole-Alexandrine GEHIER, dame), femme poëte française, née à Bar-sur-Aube en 1756, morte en 1830. Fille d'un avocat, subdélégué de la province de Champagne, elle reçut une excellente éducation, épousa Claude Joliveau, administrateur des Messageries, et vint alors habiter Paris. Voulant diriger elle-même l'éducation de ses enfants, la jeune femme, qui possédait une vive intelligence, apprit le latin, l'italien, l'anglais, puisa en étudiant La Fontaine le goût de la poésie, et se mit elle-même à composer des fables. Le succès qu'obtinrent ses premiers essais dans l'*Almanach des Muses*, le *Petit magasin des dames*, les *Etrennes d'Apollon*, décida Mme Joliveau à en publier un recueil qui parut sous le titre de : *Fables nouvelles en vers suivies de quelques poésies* (Paris, 1802, in-18). Elle en donna deux éditions augmentées et corrigées en 1807 et en 1814. Plusieurs de ces fables, au nombre de 175, sont fort remarquables, et quelques-unes d'entre elles sont imitées de Lessing, de Desbillons, de Krilof, de Lichtwehr. « Elles ont mérité leur succès, dit M. Audiffret, par d'heureuses inventions, par une grande connaissance du cœur humain, par des idées fines et spirituelles, par des moralités qui décèlent une belle âme, enfin par un style simple et naturel qui, malgré quelques négligences, est loin de manquer de grâce et de charme. Ces fables conviennent surtout pour l'éducation des jeunes filles. » Nous nous bornerons à en citer une : l'*Aigle et le Ver* :

L'aigle disait au ver, sur un arbre attrapé :
Pour t'élever si haut qu'as-tu fait? — J'ai rampé.

Outre ses fables, Mme Joliveau a publié des poëmes : *Suzanne*, en quatre chants, suivi du *Repentir*, en deux chants, avec des *Poésies fugitives* (Paris, 1811, in-18).

JOLIVET (Jean), géographe français qui vivait au XVIe siècle. Il reçut le titre de géographe de François Ier. On a de lui une *Carte du Berry* en six planches, qu'il édita en 1545 aux frais de son ami Jacques Thiboust, secrétaire et valet de chambre de Marguerite de Navarre, et une *Carte générale de France*, qui parut à Paris en 1560 et 1565.

JOLIVET (Jean-Baptiste-Moïse, comte), économiste et administrateur français, né à Turny, près de Joigny (Yonne) en 1754, mort à Paris en 1818. Lorsque la Révolution éclata, Jolivet, qui était avocat à Melun, embrassa avec chaleur les idées nouvelles, fut élu, en 1790, un des administrateurs du département de Seine-et-Marne, remplit ces fonctions de façon à mériter la confiance et l'estime de ses concitoyens, et devint bientôt après député à l'Assemblée législative. Il se rangea alors dans le parti des constitutionnels, dénonça, la veille du 10 août, le club des Jacobins comme menaçant l'existence de plusieurs membres de l'Assemblée, fut arrêté pendant la Terreur, recouvra la liberté après la chute de Robespierre, et devint conservateur général des hypothèques en 1795. Après le coup d'Etat du 18 brumaire, Bonaparte, qui appréciait ses capacités en matière de finance et d'administration, le nomma conseiller d'Etat. A ce titre, Jolivet eut à soutenir devant le Corps législatif différents projets de lois, entre autres la partie du code civil qui concerne l'expropriation forcée, les privilèges et les hypothèques. Il organisa ensuite quatre nouveaux départements de la rive gauche du Rhin, puis fut successivement nommé liquidateur général de la dette des départements de la rive gauche du Rhin (1805), ministre des finances du royaume de Westphalie (1807), comte de l'Empire (1807), et il prit sa retraite en 1815. On a de lui, entre autres ouvrages : *De l'impôt sur les successions et de l'impôt sur le sel* (1798); *De l'impôt progressif et du morcellement des patrimoines* (1798); *Principes fondamentaux du régime social comparés avec le plan de constitution présenté à la Convention nationale* (1793); *Du thalweg du Rhin considéré comme limite entre la France et l'Allemagne* (1801); *De l'expertise* (1802).

JOLIVETÉ s. f. (jo-li-ve-té — rad. *joli*). Gentillesse : *Les* JOLIVETÉS *des enfants.* ‖ Peu usité.

— Petit objet joli, mais sans grande utilité. ‖ Peu usité.

— Gentils propos : *Dire des* JOLIVETÉS.

JOLLI (J.-G.), historien et littérateur français, né dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Il était docteur en médecine. On a de lui : *Histoire de Pologne et du grand-duché de Lithuanie depuis la fondation de la monarchie jusqu'à présent* (Amsterdam, 1698, in-12), et, d'après Barbier, il est l'auteur de la *Bibliothèque volante* ou *Elite des pièces fugitives*, en prose et en vers, par le sieur J.-G.-J.-D.-M. (Amsterdam, 1700-1701, in-12, en 5 parties), sorte de gazette où l'on trouve des traits vifs et libres qui la firent supprimer.

JOLLIVET (Adolphe), publiciste et député, fameux *négrophobe*, né en 1799, tué le 24 février 1848. Il exerçait la profession d'avocat à Rennes lors de la révolution de juillet 1830. Il fit alors partie de la députation de cette ville, chargée de complimenter Louis-Philippe sur son avénement au trône. Elu député, il se fit remarquer à la Chambre dans les rangs ministériels, et passa dans le parti de M. Thiers en 1842. Délégué des planteurs de la Martinique, il combattit, avec un acharnement incroyable, l'émancipation des noirs aux colonies. Outre ses discours à la tribune, on a de lui une vingtaine de pamphlets sur cette question, tous très-violents, publiés de 1840 à 1848. Le 24 février, après la prise des Tuileries par le peuple, on le trouva dans le jardin frappé d'une balle. L'opinion commune est qu'il a été victime d'une erreur des soldats. Nous citerons parmi ses écrits : *Observations sur le rapport de M. de Tocqueville relatif à l'abolition de l'esclavage dans les colonies* (1840, in-8°); *Des missions en France de la Société abolitionniste anglaise et étrangère* (1841); *De la philanthropie anglaise* (1842); *Du droit de visite* (1842); *Parallèle entre les colonies françaises et les colonies anglaises* (1842); *Question des sucres; pacte colonial* (1843); *Historique de la traite et du droit de visite* (1844); *Question des sucres en Angleterre; Du travail libre et du travail esclave* (1845); *Politique de la France et des colonies sur l'émancipation des noirs* (1848).

JOLLIVET (Pierre-Jules), peintre français, né à Paris en 1803. Après avoir suivi quelque temps des cours d'architecture, il étudia la peinture sous la direction de Gros et de J. Dejuinne; fut, de 1822 à 1825, élève de l'Ecole des beaux-arts, et s'adonna vers la même époque à la lithographie. Pendant un voyage qu'il fit en Espagne, Jollivet exécuta dix-huit planches lithographiées pour la collection du *Musée de Madrid*, ordonnée par Ferdinand VII. Après son retour en France, il se livra complètement à la peinture. Depuis 1831, il a exposé un grand nombre de tableaux et exécuté de nombreuses commandes, soit pour l'Etat, soit pour les villes. Il a reçu une médaille de première classe en 1835 et la croix de la Légion d'honneur en 1851. Nous citerons, parmi les œuvres de ce peintre estimable : *Combat de taureaux dans le cirque de Madrid; Intérieur de la maison d'un alcade* (1831); *Halte des gitanos dans les montagnes de Ronda; Brigands du royaume de Valence; Christophe Colomb découvrant l'Amérique; Quentin Durward* (1833); *Une guérilla* (1834); le *Procès de Jeanne Darc; Lara*, d'après Byron (1835); *Jésus et la Samaritaine; Descente de croix* (1839); le *Corsaire*, d'après Byron; le *Couronnement d'épines* (1840); *Los Trilladores* ou les *Batteurs de blé*; le *Retour des champs* (1841); *Bohémiennes espagnoles au bain*; le *Massacre des Innocents* (1845), que possède le musée de Rouen; *Halte de bohémiens et de contrebandiers espagnols; Vue du tombeau des Enervés à Jumiéges* (1847); *Persée délivrant Andromède* (1849); le *Christ mort sur les genoux de la Vierge* (1850); *Installation de la magistrature* (1855), tableau acheté par l'Etat; la *Madone entre saint Joseph et saint Siméon; Jeune Grecque surprise au bain* (1863); *Jésus au milieu des docteurs* (1865); l'*Inconstance* (1866); portraits de la *Reine d'Angleterre* et du *Prince Albert* (1867); les *Bijoux de Cornélie; l'Art chez Périclès* (1869), etc. Parmi les tableaux qu'il a exécutés sur commande nous citerons : la *Bataille d'Aïcha*; la *Bataille de Turcoing*; la *Bataille de Seminara; Louis XII à la bataille d'Agnadel, Godefroy de Bouillon tenant les assises de Jérusalem*; la *Prise de l'oriflamme par Louis XII*; les portraits de *Philippe le Hardi* et du *Maréchal de Catinat*, etc., tableaux qu'on voit au palais de Versailles; *Saint Germain bénissant sainte Geneviève*, la décoration de la chapelle Saint-Louis dans l'église Saint-Louis-en-l'Île; *Jésus-Christ guérissant les malades*, à Vitry-le-François; la décoration à fresque du fond de l'église Saint-Ambroise à Paris; ses cartons des peintures sur émaux qui décorent le porche de l'église Saint-Vincent-de-Paul.

JOLLOIS (Jean-Baptiste-Prosper), ingénieur et antiquaire français, né à Brinon-l'Archevêque (Bourgogne) en 1776, mort en 1842. En sortant de l'Ecole polytechnique, il entra dans le corps des ponts et chaussées; il fit partie de l'expédition d'Egypte, dessina les zodiaques de Denderah et d'Esneh, qu'il a décrits, avec de Villiers, dans le grand ouvrage de la commission, devint ingénieur en chef du département des Vosges en 1819, et fut chargé de l'érection du monument de Jeanne Darc à Domrémy. Appelé à Paris en 1829, en qualité de directeur des travaux du département de la Seine, il exécuta, de 1830 à 1842, les quais et les ponts de la capitale, puis devint membre et président de la Société des antiquaires de France, et fit insérer d'intéressants mémoires dans le recueil de cette compagnie. On a encore de lui : *Histoire abrégée de Jeanne Darc* (1821, in-fol.); *Histoire du siége d'Orléans* (1833, in-4°); *Appendice aux recherches sur les bas-reliefs astronomiques des Egyptiens* (1834, in-4°); *Mémoire sur quelques antiquités remarquables des Vosges* (1843, in-4°); *Mémoire sur les antiquités gallo-romaines de Paris* (in-4°), etc.

JOLLY (François-Antoine), poëte dramatique français, né à Paris en 1662, suivant d'autres en 1672, mort en 1753. Il remplit, à partir de 1737, les fonctions de censeur royal. On lui doit les ouvrages suivants : l'*Ecole des amants*, comédie en trois actes et en vers (1718), imprimée en 1719, et qui eut beaucoup de succès; la *Capricieuse*, comédie en trois actes et en vers, représentée au Théâtre-Italien en 1726, publiée en 1727; la *Femme jalouse*, comédie en trois actes, en vers (1726), imprimée l'année suivante. Comme éditeur, il a donné les *Œuvres de Molière* (1734, 6 vol. in-4°, et 1739, 8 vol. in-12), chaque pièce est illustrée d'une vignette; *Œuvres de Racine* (2 vol. in-12); *Œuvres de P. Corneille* (5 vol. in-12); *Théâtre de Montfleury père et fils* (3 vol. in-12). Il est l'auteur du *Nouveau et grand cérémonial de France*, dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque nationale. Ce fut à cause de cet ouvrage que les deux sœurs de Jolly obtinrent une pension de 400 livres.

JOLLY (Toussaint-Félix), théologien français, né à Moivre, près de Châlons-sur-Marne, en 1760, mort à Paris en 1829. Il entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, enseigna successivement la théologie à Beauvais et au Val-des-Ecoliers, dans le diocèse de Langres, puis devint prieur de Châtillon-sur-Seine (1788). A l'époque de la Terreur, il dut se cacher, donna ensuite des leçons particulières, fut nommé professeur de théologie et d'Ecriture sainte au séminaire de Troyes, en 1801, et conserva ce poste jusque vers 1817, époque où il alla se fixer à Paris. On a de lui les ouvrages suivants : *Memoriale Scripturæ sanctæ* (Paris, 1824-1826, 2 vol.); *Tractatus de religione catholica* (Paris, 1825); *Mémorial sur la Révolution française, ses causes, ses promesses et ses résultats* (Paris, 1824).

JOLLY (Paul), médecin français, né à Châlons-sur-Marne vers 1795. Il alla passer son doctorat à Paris en 1821, devint secrétaire de l'Athénée de médecine en 1825, et fut membre de l'Académie de médecine en 1839. Outre de nombreux articles insérés dans la *Nouvelle bibliothèque médicale* et dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique*, on doit à ce savant médecin : *Essais sur la topographie physique et médicale de Châlons-sur-Marne* (1820); *Propositions de physiologie médicale, d'hygiène, etc.* (1821), sa thèse de doctorat; *De l'état sanitaire et des moyens d'assainir les landes de Bordeaux* (1834); *De l'imitation considérée dans ses rapports avec la philosophie, la morale et la médecine* (1846, in-8°); *Remarques pratiques sur la prophylaxie et le traitement du choléra* (1854); la *Question des eaux de Paris* (1861); *Etudes hygiéniques et médicales sur le tabac* (1865); enfin, des *Lettres* des *Rapports sur le choléra*, etc.

JOLLY (Marie-Elisabeth), comédienne française. V. JOLY.

JOLLY (Adrien-Jean-Baptiste MUFFAT, dit), acteur et auteur dramatique français. V. JOLY.

JOLOFS, peuple de la Sénégambie. V. YOLOFF.

JOLY (Hector), jurisconsulte français, seigneur de la Grange-du-Pré, né à Dijon en 1585, mort dans la même ville en 1660. Il fut conseiller maître à la chambre des comptes de Dijon. On a de lui : *Traité de la chambre des comptes de Dijon, de son antiquité et établissement... et ensuite les noms de tous les premiers présidents des cours de parlement et chambre des comptes depuis* 1476 (Paris, 1640, in-4°), ouvrage plein d'érudition et intéressant, mais qui manque de critique.

JOLY (Claude), écrivain religieux, né à Paris en 1607, mort dans la même ville en 1700. Par sa mère, il était le petit-fils d'Antoine Loisel. D'abord avocat, il entra ensuite dans les ordres, devint chanoine (1631), puis official de Notre-Dame de Paris, accompagna le duc de Longueville au congrès de Munster et fit un voyage à Rome.

C'était un homme très-instruit à qui l'on doit de nombreux ouvrages. Nous citerons entre autres : *Antonii Loiselli, vita* (1643); *Histoire de la prison et de la liberté de M. le Prince* (1655); *Recueil des maximes véritables pour l'institution du roi contre la pernicieuse politique du cardinal Mazarin* (Paris, 1652, in-12 et in-8°), ouvrage qui fut brûlé par la main du bourreau; *Opuscules divers tirés des Mémoires d'Antoine Loisel* (1652); *Propositions chrétiennes d'un député de la chambre de Saint-Louis pour le soulagement des pauvres* (1652); *Traité de la Restitution des grands* (1665); *Voyage de Munster, de Hollande, etc.* (1672); *Avis chrétiens et moraux pour l'institution des enfants* (1675); des *Ecolastres épiscopales et ecclésiastiques* (1678); *Mémoire touchant les démêlés du cardinal de Retz avec la cour* (1718), etc.

JOLY (Gui), historien français, qui vivait dans le XVIIe siècle. Il était neveu du précédent, devint conseiller au Châtelet de Paris, puis syndic des rentes de l'Hôtel de ville, et, pendant la Fronde, s'attacha au cardinal de Retz. Il joua un grand rôle dans toutes les intrigues de ce temps, fécond en intrigues et en manœuvres de tout genre. S'il faut l'en croire, il donnait au fougueux prélat, qui l'honorait de sa confiance, toutes sortes de sages conseils que celui-ci s'empressa de ne pas suivre. Après plusieurs brouilles, il le quitta définitivement à l'époque du voyage du cardinal à Rome, surtout par jalousie de la préférence que Son Eminence montrait pour son écuyer, beaucoup plus apte que Joly à servir le prélat dans ses intrigues amoureuses.

Quoique Joly ait passé de son temps pour l'homme du monde le plus apte aux conseils, aux résolutions profondes, aux actes judicieux et décisifs, il ne nous paraît guère, d'après ses propres *Mémoires*, qu'un homme à expédients. On en jugera par un seul trait, dont il se vante comme d'un coup d'éclat. Pendant la seconde Fronde, dont Joly fut une des fortes têtes, comme tout était tranquille et qu'il avait grand crédit sur les masses en sa qualité de syndic des rentes, il imagina d'exciter un soulèvement en feignant un assassinat tenté sur un des hommes du parti populaire, afin qu'on soupçonnât le parti de la cour. Après avoir songé à essayer le coup sur le duc de Beaufort ou sur le conseiller Broussel, il trouva que le plus prudent était de faire pratiquer la tentative sur lui-même. Un bravache, nommé d'Etienne, fut payé pour lui tirer un coup de pistolet dans son carrosse, lorsqu'il sortirait de chez le président Charton, et cette petite comédie fut en effet jouée au jour fixé par les comparses. Voilà un des exploits mémorables de cet homme d'Etat. On voit que l'homme enrôlé tout dernièrement dans une émeute pour faire le mort n'est pas une invention nouvelle; les factions monarchiques en avaient fourni l'exemple. Il reste à dire, pour compléter Joly, que, peu après cet esclandre, il se rallia tout bonnement au parti de la cour.

Joly (MÉMOIRES DE GUI), *conseiller du roi au Châtelet de Paris, pour servir d'éclaircissement et de suite aux Mémoires de M. le cardinal de Retz* (Rotterdam, 1718, 2 vol. in-12). On a beaucoup écrit sur la Fronde, une des plus singulières époques de notre histoire. Après les *Mémoires* du cardinal de Retz, et pour les éclaircir contradictoirement, sont venus à propos ceux de Gui Joly, un de ses plus actifs agents. Les points de vue sont différents, les circonstances observées ne sont pas les mêmes, et d'ailleurs le cardinal s'arrête en 1658 et Gui Joly poursuit jusqu'en 1665. Ce qui en fait surtout le mérite, c'est qu'on y voit Retz en déshabillé, dans sa vie domestique, tel qu'il était, avec ses défauts et ses qualités personnelles, qui ont fait de ce personnage, si mondain et si léger sous sa robe de coadjuteur, un des plus curieux acteurs de la Fronde. Il serait impossible de relever toutes les choses curieuses qui se trouvent dans ces *Mémoires*, ou même d'indiquer le point de vue auquel sont jugés les événements et les personnages; ce serait refaire toute l'histoire de cette période. Nous appuierons seulement sur leur côté politique. A tout prendre, Gui Joly ne manque pas de pénétration; sous toutes les intrigues auxquelles il se mêle, on devine l'homme qui voit au fond des choses; il sait ce que valent les ressorts qu'il fait mouvoir. Dans ce drame violent, si mouvementé, les grands occupent toujours le devant de la scène; mais le peuple, comme le chœur antique, est le vrai héros. C'est dans Joly surtout qu'on peut voir combien les intérêts du peuple ne cessaient d'être mis en avant, mais par ceux qui ne travaillaient que pour eux-mêmes, et combien le parlement, les Beaufort et Retz, et M. le Prince lui-même perdaient de force s'ils cessaient de s'appuyer sur les bourgeois et sur le peuple. Nul autre n'a mieux montré les vicissitudes, les alternatives de hausse et de baisse du pouvoir royal, et de ses récits se dégage une conclusion, bien inattendue sans doute pour l'auteur. Que de secousses, que de troubles, que de révolutions sous ces gouvernements monarchiques qui, dans le lointain de l'histoire, semblent si stables, et qui se croient seuls faits pour assurer la tranquillité publique! Joly ne croyait pas faire œuvre républicaine en écrivant ses *Mémoires;* mais il est certain que, pour qui sait conclure, tout ce qu'ils contiennent dépose contre la monarchie.

JOLY (Claude), prédicateur et prélat français, né à Buri-sur-l'Orne (Lorraine) en 1610, mort à Agen en 1678. Reçu docteur en Sorbonne, il devint curé à Paris, puis évêque de Saint-Pol-de-Léon, et, enfin, évêque d'Agen. C'était un prédicateur de talent. Ses *Sermons* et ses prônes ont été recueillis par un avocat, nommé Richard, qui les a publiés d'après des notes recueillies par des auditeurs. Les prônes pour les dimanches de l'année ont paru en 4 vol. (1694-1696); les prônes sur différents sujets de morale ont été édités en 1691-1693 (3 vol. in-18 et in-12). On a encore de Joly : *Œuvres mêlées* (1696) et les *Devoirs du chrétien*.

JOLY (Bénigne), écrivain religieux français, né à Dijon en 1644, mort dans la même ville en 1694. Il entra dans les ordres en 1672, prit le grade de docteur en théologie et devint chanoine de Dijon. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Exercices de piété pour employer saintement la journée* (Dijon, 1682), plusieurs fois réédités; *Méditations* ou *Entretiens de l'âme avec N.-S. Jésus-Christ* (Dijon, 1691); *Méditations chrétiennes pour tous les jours du mois* (Dijon, 1691), etc. On lui attribue : le *Secret de l'oraison mentale* (Dijon, 1680).

JOLY (Philippe-Louis), philologue et littérateur français, né à Dijon en 1712, mort en 1782. Il était chanoine dans sa ville natale. On a de lui, entre autres ouvrages : *Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle* (1748), « ouvrage, dit M. Quérard, qui est le fruit de recherches immenses et d'une patience infatigable; » *Traité de la versification française*; des articles au *Journal des savants*. Il fut l'éditeur des *Poésies nouvelles* de La Monnoye (1745), et de la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, de Papillon. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits.

JOLY (le Père Joseph-Romain), littérateur français, né à Saint-Claude (Jura) en 1715, mort à Paris en 1805. Il se fit capucin au couvent de Pontarlier et s'occupa de poésie, de littérature, de science et d'histoire. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : le *Diable cosmopolite*, poëme (Paris, 1760, in-8°), satire dirigée contre les philosophes; *Lettres sur les spectacles, à Mlle Clairon* (Paris, 1762, in-8°); *Histoire de la prédication* (Paris, 1767, in-12); *Conférences pour servir à l'instruction du peuple* (Paris, 1771, 3 vol. in-12); le *Phaéton moderne*, poëme (Paris, 1772, in-8°), satire contre Voltaire; *Dictionnaire de la morale philosophique* (Paris, 1772, 2 vol. in-8°); la *Franche-Comté ancienne et moderne* (Paris, 1779, in-12); la *Géographie sacrée et les monuments de l'histoire sainte* (Paris, 1784), le plus important de ses ouvrages; *Aventures de Mathurin Bonice, premier habitant de l'île de l'Esclavage, premier ministre du roi Zanfara* (Paris, 1783, 4 vol. in-12), roman moral; l'*Egyptiade* ou *Voyage de saint François d'Assise à la cour du roi d'Egypte*, poëme épique en 12 chants (Paris, 1786, in-12); *Théologie abrégée* ou *Sommaire de la doctrine chrétienne* (Paris, 1790, 2 vol. in-12); *Placide*, tragédie chrétienne en cinq actes et en vers (Paris, 1790, in-12); l'*Ancienne géographie universelle comparée à la nouvelle* (Paris, 1801, 2 vol. in-8°, avec 1 atlas in-4°). Le P. Joly a publié, en outre, des articles et des poésies dans l'*Année littéraire* et le *Mercure*, et il a édité l'*Histoire critique et apologétique de l'ordre des chevaliers du Temple*, par le P. Lejeune (Paris, 1789, 2 vol. in-4°).

JOLY (Hugues-Adrien), collecteur d'estampes, né à Paris en 1718, mort dans la même ville en 1800. Il fit des études artistiques pour lesquelles il s'aida des conseils du peintre Coypel, devint secrétaire de l'Académie de peinture et de sculpture, puis fut appelé, vers 1750, au poste de gardien du cabinet des estampes de la Bibliothèque du roi. Plein de goût et d'érudition, travailleur infatigable, Joly peut être considéré comme le créateur de ce cabinet, qui s'enrichit sous sa direction de nombreuses et importantes acquisitions et qu'il classa dans un ordre clair et méthodique. On a de lui de nombreuses notes manuscrites qu'on trouve dans les portefeuilles du Cabinet des estampes. — Son fils, Adrien-Jacques JOLY, né à Paris en 1756, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1829, lui succéda en 1795 comme conservateur du Cabinet des estampes, et accrut d'une façon prodigieuse ce précieux dépôt, qui contient la plus riche collection de l'Europe. C'est lui qui a eu l'idée d'exposer une série de gravures présentant toute l'histoire de cet art depuis son origine jusqu'à nos jours. On a de lui deux ouvrages restés manuscrits.

JOLY, chef vendéen, né à Bordeaux vers 1750, tué à Saint-Florent en 1795. Il avait mené une existence tourmentée, difficile, et était à la recherche d'un moyen de refaire sa fortune lorsque éclata l'insurrection de la Vendée en 1793. Accompagné de trois de ses fils, il alla se mettre à la tête d'un corps d'insurgés, qui reçut le nom d'*Armée des Sables*, remporta d'abord quelques avantages sur les républicains, tenta à deux reprises, mais sans succès, de s'emparer des Sables-d'Olonne, rejoignit alors Charette, prit part à l'attaque de Nantes, puis se rejeta dans la Vendée, fit la guerre à la façon des guérillas et montra dans toute occasion la cruauté de son caractère. Ambitieux autant que cruel, il demanda sans l'obtenir le commandement du bas Poitou, fit sa jonction avec Charette lorsque l'armée de Mayence pénétra en Vendée, prit part aux combats de Torfou, de Montaigu, de Saint-Fulgent, fit vaillamment la campagne d'hiver de 1794, après le passage de la Loire par l'armée vendéenne, perdit deux de ses fils dans un combat, vit le troisième passer dans les rangs des républicains, disputa le commandement à Charette, ne put l'obtenir, et conçut alors une haine violente contre ce chef. A partir de ce moment, il ne seconda plus qu'avec mollesse les opérations militaires des Vendéens. Au mois d'avril 1795, il fut accusé d'avoir détourné les approvisionnements de l'armée, se vit abandonné par une partie de ses troupes, tomba entre les mains des chasseurs de Stofflet au moment où il voulait passer la Loire à Saint-Florent et fut fusillé par eux.

JOLY ou **JOLLY** (Marie-Elisabeth), dame DU LOMBOY, actrice française, née à Versailles en 1762, morte à Paris en 1796. Elle fut d'abord attachée au Théâtre-Français en qualité de danseuse, et y débuta, en 1781, avec un grand succès, dans l'emploi des soubrettes, par le rôle de Dorine dans *Tartufe*, et par celui de Lisette dans le *Tuteur*. Joignant à beaucoup de naturel et de franchise un fond de gaieté inaltérable, elle était inimitable dans les servantes de Molière. Son talent se prêtait d'ailleurs aux genres les plus opposés, et elle joua avec un égal bonheur Finette du *Dissipateur* et Agnès de l'*Ecole des femmes*, la tante de la *Coquette corrigée* et Constance dans *Inès de Castro*, sans oublier le *Méchant*, le *Malade imaginaire*, les *Femmes savantes*. Un jour, voulant tenter un effort extraordinaire pour ramener la foule au théâtre et l'argent dans la caisse, elle fit annoncer qu'elle jouerait le rôle d'Athalie dans la tragédie de ce nom, et cette bizarrerie mit bientôt en mouvement tous les oisifs de la capitale. Un public innombrable se porta, le 23 octobre 1790, à la Comédie-Française; on avait fait sur l'actrice ces deux vers, qui n'offrent qu'un mauvais calembour, mais qui préparaient à l'indulgence :

Si l'actrice Joly n'est pas bonne *Athalie*,
Le pis-aller sera de la rendre à *Thalie*.

Mlle Joly surpassa en cette occasion l'attente générale : une diction pure, beaucoup de noblesse et de fermeté firent oublier la faiblesse de son organe et l'insuffisance de son physique. La nature lui avait refusé cette force qui convient aux reines tragiques, mais elle lui avait donné, en revanche, cette grâce, cette finesse qui en ont fait une des premières soubrettes de notre scène. Sa tentative, un peu téméraire peut-être, n'en fut pas moins accueillie avec grand plaisir par le public. Emprisonnée pendant cinq mois, comme plusieurs de ses camarades, pour résistance aux ordres de l'autorité, elle ne fut libérée que sous la condition expresse qu'elle reparaîtrait au théâtre de la République, ce qu'elle fit à la grande satisfaction de ses admirateurs. Mais peu après sa rentrée, elle fut attaquée d'une maladie de poitrine qui l'emporta rapidement. La modestie, qualité assez rare chez les comédiennes, régnait dans toutes ses actions. Douée d'une âme tendre, ennemie des plaisirs bruyants, elle s'était concilié par ses mœurs l'estime et l'amitié de tout le monde; aussi ses obsèques se firent-elles avec quelque solennité. On a prétendu que l'intérêt excessif qu'elle mit aux débuts de ses deux filles l'affecta beaucoup trop; on vit cette bonne et excellente mère s'oublier elle-même sur la scène pour s'identifier avec ses enfants, et suivre leur diction avec une chaleur et un intérêt si vifs, qu'elle fut, pour ainsi dire, sur le point de succomber sous le poids de la crainte, de la joie et de l'amour maternel. Ce fut pour elle un jour bien heureux, mais qui hâta sa fin, que celui où elle parut entre ses enfants dans l'*Oracle de Saint-Foix*, à l'Odéon, où après une retraite imposée par la maladie, elle avait rejoint ses camarades quelque peu dispersés par les événements politiques et surtout par des divisions intestines. L'aînée jouait le rôle d'Alcindor, la cadette celui de Lucinde; la mère s'était chargée du personnage de la fée. Selon son désir, Mlle Joly fut inhumée sur une montagne appelée la Roche Saint-Quentin, à deux lieues de Falaise. Les habitants du pays ont donné depuis lors à ce lieu le nom de Mont-Joly. On y voit gravés sur une urne sépulcrale ces deux vers de Lebrun :

Eteinte dans sa fleur, cette actrice accomplie,
Pour la première fois, a fait pleurer Thalie.

Nous ignorons ce que devinrent les deux filles de cette comédienne, dont l'aînée, qui lui ressemblait à s'y méprendre, annonçait beaucoup de talent.

On a publié un petit recueil d'épîtres et de romances que Mlle Joly composa pour son mari, et qui toutes portent l'empreinte d'une âme pure et d'un cœur sensible. Ce fut cette actrice qui, en 1788, alla en pèlerinage à Ermenonville, et déposa sar la tombe de Jean-Jacques Rousseau la première couronne qui y ait été mise. Cette couronne est en bronze avec cette inscription :

OFFERTE EN MDCCLXXXVIII
AUX MANES DE J.-J. ROUSSEAU,
PAR MARIE JOLY,
ÉPOUSE ET MÈRE.

On voit, par cette simple action, qu'il y avait en Mlle Joly plus qu'une soubrette de comédie.

JOLY ou **JOLLY** (Adrien-Jean-Baptiste MUFFAT, dit), acteur et auteur dramatique français, né au château du Raincy en 1772, mort à Grand-Pré, près de Lormes (Nivernais), le 28 novembre 1839. Il était fils d'un officier de bouche du duc d'Orléans; il fut élevé au Palais-Royal, et, la Révolution ayant renversé sa position et ses espérances, il partit pour l'armée lors de la première réquisition. Après avoir servi quelque temps dans la cavalerie, il fut réformé à la suite d'une blessure assez grave. De retour à Paris, il songea à utiliser son talent pour le dessin et entra chez un graveur. En même temps, il se mit à courir les théâtres; aimé des acteurs, il dessinait leurs portraits, et jouait des scènes de paravent fort drôles. Dans les coulisses du Théâtre-Molière, il fit la connaissance d'un jeune auteur, qui lui conseilla de tirer parti de son talent de mime, au lieu de n'en faire qu'un amusement qui ne lui rapportait rien. Joly suivit ce conseil, et debuta, en 1802, sous le nom qu'il garda toute sa vie, au Théâtre-Molière, dans la *Petite Revue*, et par une caricature d'huissier bègue dans *Monsieur Botte*. Quittant dès lors le burin, il se décida à se faire comédien, et entra en 1804 au théâtre des Variétés (Montansier), après avoir passé par ceux du Marais et des Délassements-Comiques. Il y créa successivement M. Dupont de *Maître André et Poinsinet*, le couvreur de l'*Intrigue sur les toits*, le batelier du *Pont des Arts*. Le 16 avril 1808, il vint prendre place dans la troupe du Vaudeville. Jusqu'en 1819, il y créa avec beaucoup de succès un grand nombre de rôles. Les acteurs de ce théâtre s'étant divisés, Joly fit partie de ceux qui, en 1827, fondèrent le théâtre des Nouveautés, dont la salle a été plus tard occupée par le théâtre de l'Opéra-Comique, et depuis 1841 par le Vaudeville. Il n'y fit qu'un séjour de peu de durée et prit définitivement sa retraite en 1828, emportant avec lui la réputation d'un acteur original, soigneux, quoique un peu froid, excellent dans l'art de se grimer, et saisissant parfaitement bien l'esprit et l'extérieur de ses personnages. Il employa ses loisirs à construire un petit théâtre mécanique et portatif, avec lequel il amusait aux Tuileries le jeune duc de Bordeaux et sa sœur. Ensuite il établit dans le passage de l'Opéra un théâtre de marionnettes; mais son peu d'entente des affaires et son imprévoyance l'obligèrent à céder son privilége. Il se retira, à peu près ruiné, dans une petite propriété appartenant à sa belle-mère, avec sa femme, née Alexandrine Saint-Aubin, l'une des filles de la célèbre Mme Saint-Aubin, actrice de l'Opéra-Comique, et qui elle-même fit quelque temps partie de ce théâtre, où